

cimetières ne suffisent plus : 1 511 000 morts en 1693-1694, quelque 810 000 entre 1709-1711.

Nullement passéiste, l'auteur établit fort à propos, partout dans son livre, le contact éclairant avec le présent. De façon brève et saisissante, Lachiver recourt au XX^e siècle pour atteindre par de fructueuses comparaisons un ordre de grandeur des catastrophes. Nous apprenons, par exemple, que la grande crise de 1693-1694 a fait autant de morts que la guerre de 1914-1918, en France, mais en deux ans seulement et dans un pays deux fois moins peuplé !

S'il fallait émettre une petite réserve sur ce livre, paradoxalement, ce serait sur ce qui fait aussi sa force : le poids du nombre et de la description sur des centaines de pages. En toute fidélité à son plan chronologique et à son souci de tout compter et expliquer, l'auteur est conduit à des redites à propos de phénomènes récurrents, mais différents dans leur intensité, dans leur territorialité. Lachiver avoue à la fin, comme pour s'excuser auprès de ses lecteurs, avoir été long dans son récit analytique des crises; nous l'excusons d'autant plus que la répétition est aussi un procédé pédagogique reconnu.

Ce livre sur les années de misère au temps de Louis XIV est tout à la fois une étude de la gestion du quotidien, des voies de maintien de l'ordre, de l'assistance, de l'exploitation des champs et des vignobles, de la mise en marché des récoltes et des vendanges, de l'approvisionnement des villes, des relations entre les divers niveaux de pouvoir, de la vigueur de l'absolutisme en temps de guerre et de misère. Il s'agit, en douze chapitres qui pourraient constituer autant de séances d'un cours magistral universitaire, d'une leçon sur comment on écrit l'histoire avec des convictions et des preuves, avec le mot et le nombre, avec l'impression et la précision en assumant sur quarante années la France et ses régions, la règle et l'exception, l'affirmation et la nuance, le passé et le présent, par le moyen de la description et de la comparaison, de l'anecdote et de la synthèse, pour tenter une mesure des différences et des ressemblances entre eux et nous, en toute continuité de l'aventure humaine. Un livre humaniste qui nous rappelle sans cesse qu'en histoire, jamais la réponse est unique.

André Sanfaçon
Université Laval

Yves Landry — *Orphelines en France, pionnières au Canada : les Filles du roi au XVII^e siècle*. Montréal : Leméac, 1992, 430 p.

Depuis l'apparente polémique soulevée par Gustave Lanctôt dans son livre *Fille de joie ou fille du roi*, publié en 1952, le débat sur l'identité sociale et les qualités morales de ces migrantes ne s'est jamais éteint. Malgré les recherches de Sylvio Dumas et les articles de Nelson Dawson, ces émigrantes demeuraient mal connues. Fruit de recherches doctorales menées à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, l'ouvrage d'Yves Landry vient combler une bonne partie des lacunes. Il a posé un regard neuf sur ce groupe de migrantes, celui du démographe. Il cherche moins à infirmer ou à confirmer les jugements de moralité qu'à cerner leur apport dans la démographie de la colonie canadienne.

Yves Landry situe cette analyse démographique dans un large contexte anthropologique en la reliant aux problématiques de l'acculturation. Il évalue les comportements et les destins des Filles du roi à la lumière de ceux des métropolitaines et des Canadiennes du 18^e siècle.

La démonstration suit l'ordre des événements démographiques qui ponctuent la vie des individus. Muni d'un appareil méthodologique sophistiqué, l'auteur appuie ses analyses sur une série impressionnante de tableaux relatifs à la représentativité de son corpus et aux données démographiques elles-mêmes. Il aurait pu être préférable, cependant, pour une meilleure compréhension, de placer les figures de la fin des chapitres à l'intérieur du texte, car elles illustrent plus clairement les résultats des analyses, et de reporter en annexe les tableaux de données brutes.

À partir de critères de sélection très rigoureux, Yves Landry dénombre 770 immigrantes arrivées entre 1663 et 1673 et ayant bénéficié d'un certain soutien de l'État en plus de laisser une trace en Nouvelle-France. Ces immigrantes sont loin de former le groupe homogène que l'historiographie a habituellement présenté. Elles sont de provenance et de niveaux sociaux diversifiés. Ces femmes, aux dires de l'auteur, connaissent toutefois des réalités communes : pauvreté, analphabétisme et importante surmortalité paternelle. Ainsi est-il justifié de se demander quel a été l'incidence de cet héritage commun sur leurs comportements démographiques ?

Les Filles du roi qui se sont établies dans la vallée laurentienne ont eu des comportements démographiques marqués par les impératifs du milieu d'accueil. Appelées en Nouvelle-France pour relancer le peuplement de la colonie, les Filles du roi se marient dès leur arrivée, se démarquant en cela des comportements tant français que canadiens. Ce bref intervalle entre leur arrivée et leur mariage se double d'un faible taux d'endogamie culturelle et sociale dans la formation des unions. Ces comportements nuptiaux s'expliquent surtout par la situation démographique particulière des débuts de la Nouvelle-France.

Sur le plan de la fécondité, les Filles du roi illustrent une sorte de transition entre l'ancienne et la nouvelle France; elles sont plus fécondes que les Françaises et moins que les Canadiennes. Ces données correspondent à celles des autres immigrantes d'avant 1680 et résultent du changement de milieu. En fait, plus le temps passe, plus leur fécondité se rapproche de celle des Canadiennes.

Le changement de milieu influence également l'espérance de vie de ces immigrantes. Les Filles du roi font montre d'une remarquable résistance à la mort. Deux facteurs expliquent ce phénomène : le premier est relié d'une part à la double sélection des immigrantes au moment du recrutement et d'autre part lors de la traversée; le second facteur est lié à la qualité des conditions sanitaires et alimentaires du nouvel environnement.

L'ouvrage se termine par un répertoire biographique des 770 Filles du roi qui ont immigré en Nouvelle-France (263-379). L'auteur y présente une compilation des données socio-démographiques qu'il a amassées pour l'analyse. Ce répertoire se distingue de celui de Sylvio Dumas par le type de renseignements fournis et par l'effort de normalisation dans la présentation. Pour chacune des Filles du roi, Yves Landry fournit d'abord des données individuelles (origine, orphelinage, capacité de signer, apports au mariage) et ensuite des informations relatives aux unions

contractées (date et lieu du mariage, identification de l'époux, contrat de mariage, lieu d'établissement, nombre d'enfants.). Yves Landry livre ici, en une centaine de pages, le produit de recherches longues et ardues qui comblent les attentes des chercheurs.

Lina Gouger
Université Laval

Robert B. McKean — *St. Petersburg Between the Revolutions. Workers and Revolutionaries, June 1907-February 1917.* New Haven : Yale University Press, 1990, xv, 606 p.

Ce gros livre de Robert B. McKean a quelque chose de théâtral. L'auteur met en scène quatre protagonistes : ouvriers, révolutionnaires, industriels et gouvernement; à des degrés divers, leurs aspirations contradictoires et la turbulence de leurs inter-relations allaient contribuer au dénouement du drame — la chute du régime tsariste. Le lieu de l'action a pour nom Saint-Petersbourg — la ville la plus industrialisée de la Russie et, en même temps, la capitale d'un empire où toute manifestation ouvrière (la grève, par exemple) ne pouvait pas ne pas revêtir un caractère politique.

Premier intervenant : la classe ouvrière. Aiguillonnée, certes, par le radicalisme d'ouvriers de la métallurgie (surtout ceux du quartier de Vyborg), elle manque fondamentalement d'unité, de cohésion et de solidarité, en raison de son dispersement géographique, de la multiplicité et de la diversité de ses occupations professionnelles. McKean soutient même que la grogne des ouvriers, tant en 1914 (à la veille de la guerre) qu'en 1917 (à la veille de la révolution), ne constituait pas une menace sérieuse à la stabilité de l'empire : le mécontentement populaire à l'endroit du régime était profond (l'accroissement du nombre de grèves et de grévistes en faisant foi) mais diffus (403).

Naturellement, les révolutionnaires russes ne partageaient pas une telle évaluation pessimiste du potentiel révolutionnaire des masses ouvrières de la capitale. Mais dans quelle mesure les différents partis politiques de gauche (socialistes-révolutionnaires, anarchistes, menchéviques et bolchéviques) ont-ils réussi à exploiter ce profond malaise socio-économique de la classe ouvrière afin de réaliser leur principal objectif : le renversement du régime tsariste ? À l'inverse d'une historiographie soviétique qui a toujours privilégié le rôle déterminant joué par Lénine et son parti, avant-garde du prolétariat, McKean montre bien comment la réalité historique fut fort différente. Parce que profondément divisés, tant entre eux qu'à l'intérieur de chacun d'eux (à propos du travail clandestin, des élections au parlement, du rôle des *kassy* — caisses d'indemnisation en cas de maladie — et des syndicats, et de la guerre) et handicapés par l'éloignement géographique de leaders qui, vivant hors de Russie, ne parviennent pas à imposer leurs vues à des troupes décimées par l'infiltration et la répression de l'*Okhrana*, la police secrète du tsar, et, surtout, agacées par ces fractionnements idéologiques typiques de l'émigration, tous ces partis, incapables de fournir au mouvement ouvrier de Saint-Petersbourg un leadership, une organisation et une ligne d'action efficaces, n'ont finalement joué qu'un rôle mineur.